



ESSAI
John Saul en pays méris
Page F 4



ESSAI
Le désir de la démocratie
Page F 6

LIVRES

Le groupe Lagardère rachète les parts d'Albert Uderzo et d'Anne Goscinny

La manne «Astérix» passe aux mains d'Hachette Livre

ALAIN BEUVE-MÉRY

Les livres. Trente-trois albums ont paru depuis 1959. Ils se sont vendus à 325 millions d'exemplaires dans le monde. Ils ont été traduits en 107 langues et dialectes.

Les 24 premiers ont été créés par René Goscinny, scénariste, et Albert Uderzo, dessinateur, les neuf suivants par Uderzo seul. Paru en 2005, *Le ciel lui tombe sur la tête* s'est vendu à 2,5 millions d'exemplaires.

Le cinéma. Six dessins animés et trois films. Huit millions d'entrées en salle pour *Astérix et Obélix contre César* (1999) de Claude Zidi; 14 millions pour *Astérix et Obélix mission Cléopâtre* (2002) d'Alain Chabat; 6,8 millions pour *Astérix et Obélix aux Jeux olympiques* (2008), de Frédéric Forstner et Thomas Langmann.

En 2009, Astérix aura 50 ans. Le groupe Lagardère et sa filiale Hachette Livre auront l'honneur et la lourde charge de célébrer l'anniver-

«À mon âge, il était temps de songer à l'avenir de l'œuvre que j'ai créée avec mon ami René Goscinny.»

— Albert Uderzo

saire de cet emblème national qu'est le petit héros gaulois, tout en faisant vivre la marque commerciale qu'il est devenu. En effet, vendredi 12 décembre, le groupe a annoncé avoir acquis 60 % du capital des Éditions Albert-René, la société qui a comme appellation les prénoms des deux créateurs d'Astérix, le dessinateur Albert Uderzo, âgé aujourd'hui de 81 ans, et le scénariste René Goscinny, mort en 1977.

Hachette a acheté les parts détenues par Albert Uderzo (40 %) et Anne Goscinny, la fille de René (20 %). La société a acquis pour le monde entier la propriété littéraire et artistique du célèbre héros de bandes dessinées, tandis que les deux ayants droit conservent leurs droits d'auteur ainsi que le droit moral sur les personnages de la bande dessinée. Le montant de la transaction, tenu secret, s'élevait à plusieurs dizaines de millions d'euros.

Depuis 1980, les Éditions Albert-René ont publié les neuf albums qu'Albert Uderzo a conçus seul (dont *Le Grand Fossé*, en 1980, *L'Odyssée d'Astérix*, en 1981, *Astérix et Latraviata*, en 2001). En 1998, après un long procès, la société a récupéré l'exploitation des 24 premiers albums de la série, d'abord édités chez Dargaud. De 280 millions en 1998, le nombre d'exemplaires vendus est passé à 325 millions en 2008. Les Éditions Albert-René exploitent aussi les droits audiovisuels et cinématographiques,

ainsi que les droits dérivés, comme la licence accordée au Parc Astérix, installé depuis 1989 dans l'Oise. Une manne qui passe désormais aux mains d'Hachette Livre.

L'activité de la société Albert-René, qui emploie une quinzaine de salariés, varie au fil de la parution d'un nouvel album ou des adaptations cinématographiques. Son chiffre d'affaires moyen oscille entre 10 et 12 millions d'euros — 9,6 millions en 2005 mais près de 25 millions en 2006.

Il y a plusieurs inconnues sur les clauses de l'accord entre Hachette Livre et les Éditions Albert-René. Un des points-clés, non encore divulgué, est de savoir si les ayants droit, Albert Uderzo et Anne Goscinny, ont accepté que le personnage d'Astérix puisse survivre à ses créateurs et être repris par d'autres dessinateurs. Hergé s'y était refusé pour Tintin.

Pour Hachette, la reprise d'Albert-René est assurément un joli coup. Numéro un de l'édition française, le groupe s'étend ainsi dans le secteur de la bédé, où il était peu présent même s'il avait fait une incursion dans les

mangas en mars 2007 en rachetant le seul gros éditeur indépendant, Pika. Mais Hachette Livre n'est pas étranger à Astérix: il est en effet le diffuseur et le distributeur des 33 albums parus. Par cet achat, Hachette conforte sa position et cueille un fruit mûr qui aurait pu lui échapper.

«Tenue à l'écart»

Car la cession d'Astérix se produit dans un climat de fortes dissensions au sein de la famille Uderzo, et que pointent des questions de partage et d'héritage. Dans cette transaction figure une grande absente: Sylvie Uderzo, fille unique d'Albert Uderzo, qui détient les 40 % restants de la société: «J'ai été tenue à l'écart, car je ne voulais pas vendre», dit-elle.

Directrice générale des Éditions Albert-René, Sylvie Uderzo a été remerciée en décembre 2007... par son père. Le litige est désormais devant la cour. Pendant 15 ans, avec son mari Bernard de Choisy, elle a travaillé au sein de «cette petite société familiale qui manquait de bras», précise-t-elle. Aujourd'hui, Sylvie Uderzo rappelle que des procédures engagées antérieurement «pourraient entraver la vente», soulignant qu'«Hachette a pris un risque juridique énorme en passant en force».

Bluff ou véritable danger? La bataille promet en tout cas d'animer le 50^e anniversaire d'Astérix... dans les prochains jours. Dans une déclaration conjointe avec Hachette, vendredi

12, Albert Uderzo dit: «À mon âge, il était temps de songer à l'avenir de l'œuvre que j'ai créée avec mon ami René Goscinny.» Il ajoute qu'il fallait «en confier les clés à un grand éditeur». C'est chose faite pour lui.

Anne Goscinny préfère se tenir loin des querelles familiales et accorde sa confiance à Hachette pour l'exploitation des droits d'Astérix. «Ce n'est pas une page qui se tourne, mais au contraire un nouveau chapitre qui s'ouvre. Je défends la mémoire de mon père. Astérix est né avant moi, mais je partage un peu de son sang. Rien ne peut se faire sans nos autorisations», ajoute la fille de René Goscinny.

Le Monde



Gérer comme Pantoufle...

Quand le Cirque du Soleil rêvait d'installer un immeuble de 800 étages (sic) au centre de Montréal...

STÉPHANE BAILLARGEON

Guy Laliberté est le P.T. Barnum du XXI^e siècle et le nouveau chouchou de la grosse *business*. En moins de 30 ans, l'ancien échassier-cracheur de feu est passé de candidat aux élections fédérales pour le parti Rhinocéros (sous le surnom de Pantoufle, en 1980) au rang de milliardaire des arts. Le fondateur du Cirque du Soleil (CDS) a d'ailleurs reçu le titre d'entrepreneur mondial de l'année 2007 par la firme de comptabilité Ernst & Young. Pantoufle est une très grosse pointure.

Cette réussite attire évidemment les experts en management, qui tentent de comprendre, sinon la recette, du moins le parcours. Le dernier-né du genre, *Les Couilles de l'innovation*, tente de décortiquer les liens entre la création et la gestion au Cirque du Soleil, comme l'annonce son sous-titre. Son auteur, Isabelle Mahy, enseigne au département de commu-

nication sociale et publique de l'UQAM. Son livre découle d'une thèse de doctorat remaniée.

L'analyse s'articule autour d'un cas précis, le projet de Complexe Cirque de Montréal développé entre 1999 et 2002 sur le site actuel

du Complexe des sciences de l'UQAM. Le Complexe Cirque a servi à ébaucher des idées qui ont effectivement été réalisées ailleurs, au Japon par exemple et bientôt à Dubaï. On annonçait ce mois-ci le déménagement d'un

spectacle de Macao en Europe et l'ouverture du marché russe. Tout ceci découle en partie du Complexe Cirque, qui a pourtant échoué à Montréal.

Le livre dévoile le secret de cette initiative complètement folle

avec son budget astronomique de 100 millions de dollars. Les équipes de créateurs et de managers ont imaginé un bâtiment pour accueillir une salle de spectacle, un hôtel, des restaurants, un spa, des galeries d'art et d'artisanat, un stu-

dio de production multimédia, un bar, des lieux de rencontres et de fêtes. Le prototype festif, unique, voulait devenir le choix de destination des «nomades de luxe du XXI^e siècle», un des dix endroits les plus prisés du monde, disait-on.

Au plus fort des délires, les concepteurs envisageaient un hôtel de 800 étages, pour la plupart virtuels. Certains espaces célébraient un seul sens (le toucher par exemple). Les «spect-acteurs» participaient aux shows et le gagnant de certains jeux était envoyé dans l'espace; ça ne s'invente pas, ou plutôt si.

Il y a un côté sectaire dans tout ce que décrit Mme Mahy. Le patron se présente comme guide. Ses ouailles font constamment référence à un document sur le CDS du futur appelé officiellement *Le Tome II*, qu'elles rebaptisent *La Bible*. La caméra qui les filme constamment devient le 3^e œil. Ils font des retraites de body painting et d'autres



Guy Laliberté

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

VOIR PAGE F 2: CIRQUE

LIVRES

EN APARTÉ

Le livre intrépide



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Un jeune homme se présente ce jour-là au journal. Il a vingt et un ans. Il est beau comme un ange qui aurait été finement modelé par le diable. Le jeune homme vient déposer un article à la rédaction. Cela arrive à l'occasion qu'un inconnu se présente ainsi, à brûle-pourpoint, avec un texte en main. La réponse qu'on sert alors est à peu près toujours la même: «On lira votre article plus tard. On vous rappellera. Nous avons un journal à boucler. Merci. Bon après-midi.»

Mais ce jeune homme insiste. «Lisez-le tout de suite.» Son article est formidable, brillant, bien ciselé. De quel espace dispose-t-on encore dans les pages du lendemain? Juste ce qu'il faut pour publier le texte tout de suite. L'article du jeune inconnu paraîtra donc dès le lendemain. Quelques jours plus tard, après une rencontre rapide avec la directrice du secteur, on confie à ce jeune homme hors du commun une rubrique culturelle. C'est ainsi qu'Hervé Guibert est entré, en 1977, au quotidien *Le Monde*, c'est-à-dire d'une façon pour le moins impromptue.

Mort du sida en 1991, Guibert est devenu, en quelques années seulement, une sorte d'étoile dont la fulgurance n'a de cesse de me fasciner, même lorsqu'il plonge, dans ses romans entre autres, au plus noir du gouffre de ses aventures intimes, comme s'il était porté par un violent désir de mort. À le lire et à le relire, je comprends mieux pourquoi aussi bien Isabelle Adjani que Michel Foucault ou Henri Cartier-Bresson avaient développé pour ce jeune homme doué des sentiments complexes, à la fois empreints de fascination et d'amour.

Vient de paraître, sous la classique couverture ivoire de Gallimard, *Articles intrépides*, un choix d'articles de Guibert d'abord publiés dans *Le Monde* entre 1977 et 1985. On y découvre un écrivain qui évolue, à revers des conventions, sur le terrain du cinéma, de la photographie et, un peu par la bande, de la littérature, qui était en vérité sa véritable passion. Cela donne envie de relire certains de ses romans, son journal aussi, *Le Mausolée des amants*, admirable livre posthume qui mélange tout mais parvient néanmoins à donner une juste mesure de l'extrême lucidité de son auteur.

Cette semaine, pour me punir sans doute d'avoir oublié derrière moi mon exemplaire d'*Articles intrépides*, j'ai eu droit, dans une salle d'attente, à la longue litanie des airs de Noël. Trois versions différentes de la *Marie Noël* de Claude Gauthier pour seule compagnie avant de pouvoir me jeter enfin sur l'unique copie du journal qui traînait là. Sous la rubrique «Actualités», je tombe alors sur une chronique de Patrick Lagacé.

Lagacé, comme son confrère Martineau, n'est pas du genre à tourner sa langue sept fois. Le voici qui proclame que «le livre meurt», tout en ajoutant, tant qu'à y être, que «ce n'est pas grave». En guise de preuve: lui-même. Rien de moins. Avant, dit-il, je lisais beaucoup, «des essais et des biographies surtout». Ah bon.

Or voilà qu'il ne lit plus ou presque de livres. Pourquoi? À cause du Web. Le Web prend presque tout son temps et comble son appétit de savoir. Comme pour tout le monde, avance-t-il.

Eh bien, eh bien! La nouvelle est-elle ici d'apprendre que le chroniqueur a déjà lu des livres ou qu'il n'en lit plus? Il est toujours étonnant de voir à quel point plusieurs personnes des médias tendent à confondre ainsi leurs propres habitudes avec celle de toute une société.

Les faits lui donnent doublement tort. Les gens lisent plus de livres que jamais à l'échelle du globe. On en édite d'ailleurs de plus en plus. Les grands groupes de communication, toujours à flairer la bonne affaire, se sont mis à racheter ou à lancer à qui mieux mieux des maisons d'édition. Même le quotidien de la rue Saint-Jacques, d'où professe le chroniqueur, a lancé des maisons d'édition et publie désormais des livres à un rythme soutenu. Au point d'ailleurs où ledit quotidien a cru bon de relancer dans ses pages, après des années d'absence, un vrai cahier dédié entièrement à l'univers du livre.

Selon les statistiques compilées annuellement par la Bibliothèque nationale du Québec, la production de livres est aussi élevée que jamais. Même chose du côté des ventes que s'emploie à mesurer l'Institut de la statistique du Québec. La semaine dernière, le *New York Times* signalait la vigueur du monde des livres et le retour en force de la fiction aux États-Unis. On pourrait établir le même constat ailleurs dans le monde. À la dernière foire du livre à Francfort, la plus importante du genre, la production ne donnait aucun signe de fléchissement, ni d'abandon prochain à une forme de support virtuel.

Si les gens lisent moins, ce qui est vrai en partie, ce sont surtout les journaux qui en font les frais.



Moi, 1981. Autoportrait. Hervé Guibert (1955-1991) semblait parfois porté par un violent désir de mort qui n'enlevait rien à sa lucidité tranchante.

Pas les livres. Le *Los Angeles Times*, deuxième quotidien américain en importance, de même que le *Chicago Tribune*, huitième en importance et ancien fleuron de l'empire du major McCormick, sont au bord du gouffre. Pendant des décennies, McCormick a organisé la destruction d'arbres de la Côte-Nord québécoise à son profit. Tout ça pour en arriver là aujourd'hui. Partout, les journaux populaires régionaux piquent du nez. Le *Washington Post* et *Newsweek* vont perdre de l'argent en 2008 à force d'avoir vu leur lectorat et leurs annonceurs s'éloigner d'eux. En Espagne, *El Mundo* s'écrase. Chez nous, de grands groupes tentent de gagner de vitesse cette chute déjà bien visible ailleurs en s'efforçant de remodeler de façon radicale leurs salles de rédaction. Au journal même de Patrick Lagacé, on supprime environ 10 % des postes de journaliste, tout en s'appropriant à ne pas renouveler les postes de correspondant à l'étranger.

Même s'il était vrai d'affirmer que le livre se meurt — ce qui n'est pas le cas —, Patrick Lagacé

n'aurait pas moins tort de prétendre, comme il le fait, que «ce n'est pas grave». Comment peut-on soutenir en effet sérieusement qu'abandonner le mode de lecture que permet le livre serait sans conséquence sociale fâcheuse? «Je profite du génie collectif des internautes», écrit Lagacé à la va-vite, visiblement peu avisé, en cette ère où règne le blogue, que la pensée en commun conduit le plus souvent à des pensées communes.

La lecture que propose Internet est d'un type nouveau. C'est une lecture par agrégation d'informations, conçue pour un court terme en dents de scie. Jusqu'à preuve du contraire, le Web ne permet guère une réflexion dans la durée. À moins que l'on se mette à confondre allègrement, comme le fait Patrick Lagacé, culture et information, au point d'en arriver à citer un livre, celui du professeur Christian Vandendorpe, pour annoncer sérieusement la mort... du livre.

jfnadeau@ledevoir.com

Roman québécois

Cookie Island Blues

CHRISTIAN DESMEULES

Pour son premier roman, *Cookie*, Sophie Bouchard nous livre au «je» la confession désarmée et impudique d'une jeune femme intense qui brûle, le mot est faible, d'un désir presque frénétique de contrôler sa vie — qui ressemble de plus en plus pour elle à une sorte de «bordel irrésistible». Surtout sa vie amoureuse.

Musicienne, violoncelliste «élec-

trique». Cookie, la narratrice de cette chronique du désarroi amoureux contemporain, aime l'alcool et avoue «pratiquer faire l'amour comme sport olympique». Elle ajoute aussi, d'un même souffle teinté d'autodérision, ne pas savoir parler d'amour.

Désillusionnée au chapitre des relations hommes-femmes, mais écartelée aussi entre une soif féroce de liberté et le désir millénaire de trouver l'amour, le vrai, celui avec un grand A, elle cultive la fui-

te en attendant de pouvoir toucher du doigt l'inaccessible étoile.

Un contrat sur un navire de croisière lui donne le prétexte pour s'éloigner de l'homme avec qui elle vit depuis cinq ans. Au retour, huit mois plus tard, bien résolue à rattraper le temps perdu, elle se décide de mettre un point final à une longue et insatisfaisante relation pour profiter réellement de sa liberté. Dans ses fantasmes de petite fille qui souhaite changer de vie, l'héroïne désabusée de Sophie Bouchard rêve d'une île déserte («*Cookie Island*») qu'elle irait re-

joindre sur le voilier que son père lui a laissé. Mais pour le moment, le voilier reste à quai, et les projets d'évasion prennent l'eau: «*Sur l'eau, je regarde la terre. Sur la terre, je regarde l'eau.*»

En attendant de prendre le large, Cookie a résolument adopté le mode de vie sexuel des mâles: «*Je pense avec ma bite imaginaire qui s'appelle Gary.*» Elle compte le nombre de ses amants, passe en revue sa vie amoureuse et sexuelle. Elle le fait sans complaisance, comme on se livre à un examen de conscience. Et le constat au-

quel elle arrive est plutôt négatif. Au marché fluctuant de l'amour, la cote de Cookie, suivant la courbe du temps qui passe, perd de plus en plus de valeur. «*L'amour est un marché. Pas de promesse d'achat. Pas de garantie. On abolit les taxes pour être plus vendeur. On ne paie pas à l'an mais au mois et parfois même à la semaine. Pas de livraison mais cadeaux gratuits. On consomme. On jette. On ne recycle surtout pas.*»

Histoire classique d'un désarroi existentiel et amoureux, le roman de Sophie Bouchard, plutôt décou-

su, est servi par une série de chapitres courts, un regard en biais qui n'est pas dénué d'humour, un patchwork d'instantanés, de réflexions amoureuses, de «courtes scènes» et de listes. Une longue fuite à la recherche de soi sans réel dénouement.

Collaborateur du Devoir

COOKIE

Sophie Bouchard
La Peuplade
Taillon (Québec), 2008, 276 pages

Les Presses de l'Université de Montréal

LE PRIVÉ
DANS LA SANTÉ

Les discours et les faits

Sous la direction de
François Béland, André-Pierre Contandriopoulos,
Amélie Quesnel-Vallée et Lionel Robert

LE PRIVÉ
DANS LA SANTÉ

Les discours et les faits

Sous la direction de François Béland, André-Pierre Contandriopoulos,
Amélie Quesnel-Vallée et Lionel Robert

www.pum.umontreal.ca

Université
de Montréal

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666



JOHANNE ALICE CÔTÉ
MÉGOT MÉGOT
PETITE MITAINE

nouvelles, 131 p., 18 \$

«Chaque nouvelle de ce recueil m'a plongée dans un monde parfois glauque, parfois poétique, souvent hyperréaliste et tourmenté, toujours brillamment décrit. L'écriture de Johanne Alice Côté est précise, travaillée, elle coule et m'enchant. Dix nouvelles, dix univers, dix bonheurs de lecture.»

Françoise Careil, *Le libraire*

Johanne Alice Côté
Mégot mégot
petite mitaine

nouvelles

Finaliste
Prix littéraire des collégiens



Colette Boky
avec la collaboration de Mireille Barrière
Colette Boky
Le chant d'une femme



COLETTE BOKY et MIREILLE BARRIÈRE

COLETTE BOKY
Le chant d'une femme
biographie, 344 p., 28 \$

Une cantatrice exceptionnelle.

«Une extraordinaire carrière»
George Nicholson

Un ouvrage remarquable
enrichi de 60 photos.



MANUEL RIBEIRO REUTERS

CIRQUE

SUIITE DE LA PAGE F 1

pratiques en odeur ésotérico-pétées censées rapprocher tout le monde. Ils imaginent un calendrier original pour le Complexe avec le 29 février 2048 comme point de fuite et année zéro.

La professeure Mahy dévoile bien une partie des coulisses de ce genre d'innovation. Comme elle ne pouvait tout dire directement, clause de confidentialité oblige, elle joint à l'analyse un récit romancé, une fable quoi, une histoire autour des étapes du projet.

Tout ça pour finalement servir quelques leçons à ceux qui voudraient apprendre à gérer et à créer comme Pantoufle. Les managers peuvent retenir des artistes circassiens l'idée de «vivre en symbiose, sans fragmenter les activités de travail». Ils peuvent aussi apprendre des managers circassiens «à exercer leur pouvoir en ne craignant pas l'émotion, en osant vibrer, sans

perdre de vue le fait que leur action au service de la création peut lui nuire s'ils oublient de la protéger».

Tout cela peut sembler assez banal. C'est souvent le problème avec ce genre d'étude, y compris les meilleures, comme celle-ci. Parce que franchement, après avoir lu un bon essai sur *Les Dames d'Avignon*, comprend-on vraiment le mystère Picasso? Mais bon, il faut peut-être aussi organiser savamment ces choses-là pour les Guy Laliberté en herbe des autres secteurs qui n'en demandent pas moins et en obtiennent beaucoup plus...

Le Devoir

LES COULISSES DE
L'INNOVATION

Création et gestion au Cirque du Soleil
Isabelle Mahy
PUL, 2008 293 pages

LITTÉRATURE

Qu'est-ce qu'être montréalais ?

Dans son plus récent numéro, la revue littéraire d'essai et de création *L'Inconvénient* pose la question: qu'est-ce qu'être québécois? Pas de réponse simple, évidemment.

Monique Larue ouvre le bal. Et affirme d'entrée de jeu qu'il est bien difficile de dire ce que c'est exactement que l'identité québécoise: tout dépend du point de vue. Elle qui croit d'abord et avant tout à la «vérité de l'imaginaire» propose d'envisager la question par le biais de la littérature. À ses yeux: «La vérité réside dans le mystère des vies concrètes, que les récits interrogent et protègent.»

Passant de la théorie à la pratique, l'auteure de *La Gloire de Cassiodore*, Prix du Gouverneur général 2002, raconte une histoire où différents personnages ont une vision contradictoire du Québec d'hier et d'aujourd'hui. Une histoire ingénieuse et passionnante, qu'on aimerait bien la voir développer davantage un jour dans un roman.

Mais avant cette plongée dans l'imaginaire, l'écrivaine, dont le petit livre *L'Arpenteur et le Navigateur* a tant fait jaser il y a une dizaine d'années, soulevant l'ire de la Tribune juive, qui est allée jusqu'à parler de racisme, se surprend à rêver.

Monique Larue imagine un cours sur l'identité québécoise. Dans son livre à elle, la question de savoir qui en est devrait passer par l'étude de textes littéraires québécois. On devrait, suggère-t-elle, analyser la question du double dans l'œuvre d'Hubert Aquin et de Jacques Godbout.

En passant, l'idée de passer au peigne fin les romans de Dany Laferrière, depuis *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* jusqu'à *Je suis un écrivain japonais* pourrait aussi porter fruits... De la figure du double à l'identité multiple, il n'y a qu'un pas, franchi allègrement par le petit-fils de Da.

Monique Larue n'en parle pas. Mais elle ouvre la porte à toutes les possibilités: «Être québécois, ce serait connaître les classiques québécois et leur répondre, avec toutes les ruptures que cela implique.» Elle ajoute: «Douce utopie, qu'à cela ne tienne.»

Dans le même numéro de *L'Inconvénient*, Jacques Godbout. Qui avait semé toute une controverse il y a deux ans en affirmant que le Québec allait disparaître d'ici 2076. Et pour qui, «en dehors des théories

sociologiques ou psychologiques, au-delà des discours, une identité est une histoire.»

«Qu'est-ce qu'être québécois? Accepter de s'inventer tous les jours en attendant de faire consensus sur une histoire commune?», demande-t-il.

Avant d'affirmer: «L'avenir de l'être québécois se joue, on le sait, à Montréal, la seule grande ville cosmopolite sur notre territoire. C'est dans les rues de la métropole que la langue française va s'affirmer ou s'affaiblir.»

Bien évidemment, argue Godbout, être québécois aujourd'hui ne se pose pas sans prendre en compte l'immigration. «Si, comme l'affirment les slogans multiculturels, "nous sommes tous des immigrants", cela ne nous place pas tous sur le même plan. Nous ouvrons la porte à l'étranger, mais il doit reconnaître qu'il n'arrive pas dans une maison vide.»

Justement. Ouvrez *Accommodante Montréal*, de Gisèle Kayata-

«Il y a à Montréal comme une quiétude qui flotte dans l'air, un certain bonheur inachevé, celui de la certitude du lendemain»

Eid. Plongez-y. Dans ce petit livre sans prétention, vous verrez Montréal par les yeux d'une Libanaise d'origine, Montréalaise d'adoption. Qui écrit en français. Et présente la métropole comme tout le contraire d'une maison vide.

Bien sûr, il y a des choses qu'il n'y a pas, à Montréal. Pas de coupures d'électricité à tout bout de champ. Pas de contrôle d'identité à tous les coins de rue. Pas d'armes qui pointent dans votre direction à toute heure de la journée.

Pour quelqu'un qui a connu 17 ans de guerre dans son pays d'origine, c'est frappant. «Les gens à Montréal ne se rendent pas compte de leur chance d'être libres et en sécurité.» C'est la première phrase de *Accommodante Montréal*.

On pourrait prendre ce livre à rebrousse-poil. Se complaire dans la mauvaise foi. Affirmer qu'on nous présente là une vision idyllique de Montréal. Et contrecarrer, exemples à l'appui, le point de vue positif de l'auteur.

Quand elle dit, entre autres, que tout marche, à Montréal: «Les horaires sont respectés. Les feux rouges sont cadencés. Les voitures avancent, cossues et propres. Pas

d'empressement ou de frénésie. Même dans les grandes surfaces, tout se déroule dans le calme et la conformité aux règlements. Tout s'effectue miraculeusement comme sur des roulettes.»

Question de point de vue, certes. Mais l'essentiel, pour elle, demeure: «Il fait bon vivre dans une ville paisible où on peut bouger, prévoir et jouir des petits riens sans avoir à se soucier du simple quotidien.»

Bref: «Il y a à Montréal comme une quiétude qui flotte dans l'air, un certain bonheur inachevé, celui de la certitude du lendemain.»

Rien à voir avec l'attitude d'un Wajdi Mouawad, par exemple. Qui est né dans le même pays. Et qui parlait de sa terre d'accueil, il y a quelques années, comme d'un «pays si monstrueusement en guerre».

Pas de colère, ici. De la tendresse, plutôt. De l'amusement, au passage. Ce qui ne veut pas dire que Gisèle Kayata-Eid, qui exerce le métier de journaliste, voit tout en rose.

Pas question de fermer les yeux sur la pauvreté. Sur les sans-abri, les poqués, les damnés de la terre qu'on ne voit pas, qu'on ne voit plus.

Quelques piques, aussi. En direction d'un voisin, notamment. Un pure-laine québécois, pure-laine montréalais, «qui met un plat à table pour son chien, qui lui a acheté un siège pour faire ses besoins dans ses toilettes, sur son propre cabinet et qui a déboursé cent dollars pour amuser son chat avec une petite fontaine.»

Elle ajoute: «Mon voisin n'est jamais sorti de son quartier. Mon voisin à la télévision ne regarde que La Petite Vie et Virginie. Mon voisin ne sait pas que le Tiers-monde existe. Mon voisin n'a jamais vu les yeux d'un enfant qui a faim.»

Quant aux plaignards qui trouvent leur ville sale, et fustigent l'administration municipale pour son laisser-aller, elle leur suggère, pour leur en boucher un coin, de jeter un œil «aux photos de milliers de bidonvilles qui submergent le monde». La Ville devrait les faire circuler, selon elle.

Il faut lire la description qu'elle fait des éboueurs montréalais. On se croirait dans un ballet. Ou devant un numéro d'acrobates. «Juchés sur un pied, l'autre suspendu dans les airs, ils se donnent un matin plaisir à accomplir une tâche

plutôt rébarbative», note-t-elle.

Il y a chez elle une fraîcheur qui nous contamine. En une quarantaine de petits récits, comme autant d'instantanés, elle nous fait voir Montréal et ses habitants autrement. Au gré des saisons, et des différents quartiers.

À lui seul, le texte qui porte sur le quartier juif est une pièce d'anthologie. On y croise des femmes qui «semblent rescapées d'un village éloigné des années 60». Et de petits bonshommes «en complet noir et chemise blanche, cravatés, qui jouent au ballon, avec une petite calotte de velours qui tient par miracle sur leur tête». Sans oublier ceci: «De part et d'autre de leurs tempes, se balancent des boudins de touffes blondes qui émergent d'un crâne rasé.»

Aussi: de petites filles avec des «collettes immaculées», tout droit sorties d'un livre de la comtesse de Ségur. Et le personnage le plus impressionnant de tous, qui donne à penser qu'on est dans un conte des frères Grimm. Celui-là, on ne peut pas le manquer.

«Du haut de la rue, les mains derrière le dos, en chaussettes du 17^{ème} siècle, bas blancs qui montent sur ses mollets ronds, en frac à queue-de-pie, une grosse barbe blanche émerge de sous un large chapeau en fourrure, à bordure très épaisse et parfaitement ronde.»

Il veille sur sa communauté, rien à craindre: «De son quartier, sous haute surveillance, grands et petits marcheront au pas. Celui de la Torah.»

Un sens de l'observation à toute épreuve, cette Gisèle Kayata-Eid. Un point de vue critique, oui. Mais pas de mépris. Sa conclusion: «les Montréalais s'accommodent avec bonheur. C'est là tout l'esprit de leur ville.»

Si, comme le dit Godbout, «une identité est une histoire», les petites histoires racontées dans *Accommodante Montréal* répondent de multiples façons à la question «qu'est-ce qu'être montréalais?».

Et l'on se prend à espérer qu'un jour Gisèle Kayata-Eid nous en dise un peu plus sur la sienne, son histoire.

Collaboratrice du Devoir

L'INCONVÉNIENT, N° 35, novembre 2008, Montréal.

ACCOMODANTE MONTRÉAL
Gisèle Kayata-Eid
Humanitas
Montréal, 2008, 114 pages

Écrivain des ombres

SUZANNE GIGUÈRE

«Un avion à 3h du matin. Les portes s'ouvrent pour nous jeter dans le noir glacial quelque part au-dessus des Pyrénées.» Plus de trois décennies se sont écoulées depuis cette nuit aux lueurs bleu encre. Finaliste au Prix des cinq continents de la francophonie 2008 pour son roman *Tableaux maudits*, Philippe Bensimon évoque dans *La Citadelle* (récit autobiographique) ses années d'apprentissage au sein d'une compagnie de parachutistes français au début des années 1970. Un peu comme Drogo, le héros du *Désert des Tartares* de Dino Buzzati, en s'engageant dans un monde dont il ignore tout, il croit pouvoir échapper au destin.

C'est un adolescent rêveur, mal aimé et incompris, préférant la compagnie des livres et des pinceaux, que nous découvrons dans les interstices du récit. À dix-huit ans, attiré par une affiche dans un bureau de recrutement, il retransverse l'Atlantique pour faire son service militaire en France. Il avait émigré au Canada avec sa famille quelques années plus tôt. Envoyé à Bayonne dans une forteresse, il est vite confronté à la lâcheté, à l'humiliation, à la haine, au dégoût des autres, de soi, «parce qu'on n'a pas toujours eu la force de répliquer». L'homme «au regard d'enfant perdu» cherche à comprendre le pourquoi de cette dégringolade au cœur de l'homme.

Latmosphère qui règne dans la citadelle austère l'imprègne goutte à goutte, comme une humidité sournoise qui infiltre l'âme. Pour échapper à cette «hermesse d'enfer», il se réfugie dans le rêve. Des souvenirs doux, chauds, parfumés, rythmés l'envahissent. Marrakech. Une maison qui sent les galettes, le pain chaud, la farine sucrée, le clou de girofle, les aubergines confites. Son oncle l'y emmenait enfant rendre visite au grand-père paternel. Marrakech... la ville qui a fait de lui un éternel rêveur.

L'homme-enfant a une image romantique des femmes, celles de Renoir qui courent au milieu d'un champ de coquelicots. Il aime se laver avec un savon à la violette, à la

vanille, aux fleurs sauvages: «c'était comme si je les respirais toutes». Il rêve, éveillé, à l'amour, le vrai, celui qui comme une coulée de lave en fusion investit la citadelle de l'être, abat ses murailles, laisse place à l'emportement incontrôlable qui met tout en péril.

Les mois passent. Étrangement, il commence à s'habituer «à cette existence au-delà du réel». Dans une sorte d'élan qui le dépasse. Muté à Pau, aux Comores puis à l'île de la Réunion, au bout de quatre ans, le mirage qui l'avait entraîné se dissipe. Et ce, malgré «le soleil au milieu des volcans et des fougères arborescentes», et les femmes qui lui donnent «l'illusion de renaitre chaque fois». Il raie d'une croix les feuilles de réengagement, mettant un terme à une existence «au service du non-sens».

Écrivain familier des ombres, Philippe Bensimon traite dans son récit, de façon suggestive et poignante, de la solitude, de la folie guerrière, de la fuite vaine du temps et de la mort, cet instant de vérité où l'homme se retrouve seul, et nu, face à sa fragile splendeur. «Tâche de toujours aller au bout de tes croyances sans jamais t'arrêter, parce que de toute façon, il est déjà trop tard pour toi comme pour les autres.» On croit lire Schopenhauer lorsqu'il écrit: «Vous n'avez aucune chance, mais saisissez-la.»

Pourquoi le héros de *La Citadelle* nous est-il si proche, sinon pour cet aveu de faiblesse qui en fait la véritable et tragique grandeur? Le romancier parvient, avec une force tranquille, à construire, touche par touche, l'une des réflexions les plus hautes sur l'expérience humaine. L'homme devant sa vie. Langueur. Philippe Bensimon est fils de Lamartine et de Verlaine. Il est autre aussi.

Écrite dans une langue simple et dépourvue, *La Citadelle* est une œuvre inquiète, sous le signe de l'intranquillité et de la mélancolie.

Collaboratrice du Devoir

LA CITADELLE
Philippe Bensimon
Éditions Triptyque
Montréal, 2008, 258 pages

25 ans d'archivage derrière nous

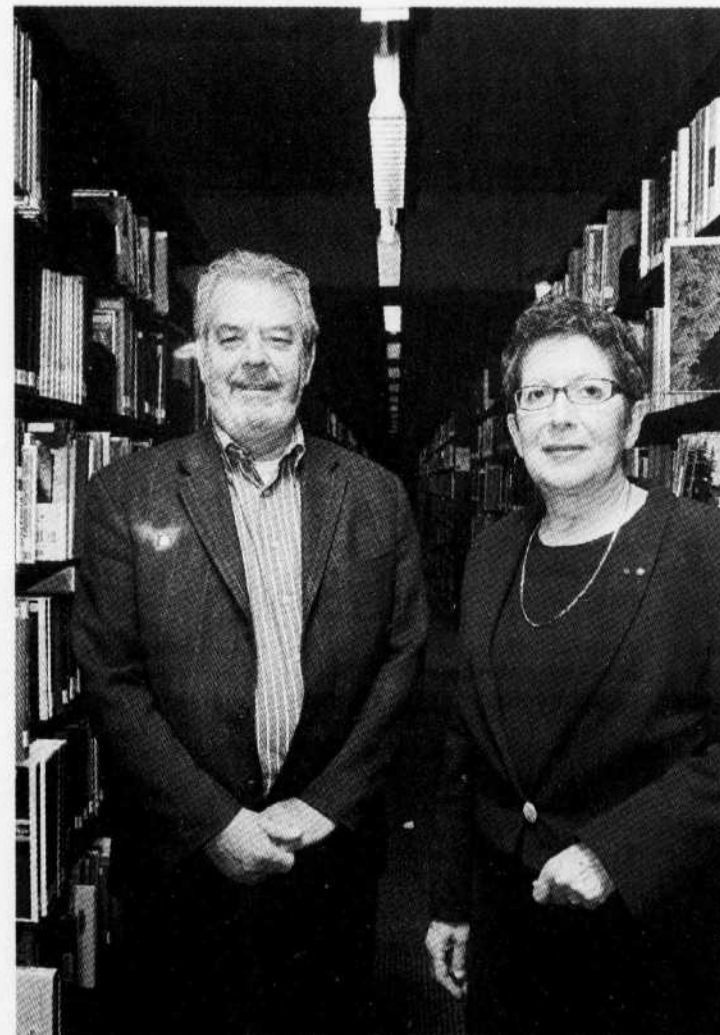
CAROLINE MONTPÉTIT

Elles contiennent toute notre histoire. Pourtant, nous les avons longtemps laissées à elles-mêmes. La fin de l'année 2008 marque en effet le 25^e anniversaire de la Loi sur les archives nationales, qui, depuis 1983, oblige tous les organismes publics à procéder à un tri ordonné de leurs archives et à leur appliquer une politique de conservation. Un anniversaire tout jeune, si l'on calcule l'âge des archives en général. Mais qui survient aussi en même temps qu'un regain d'intérêt pour les archives, qu'elles soient photographiques, journalistiques, institutionnelles, personnelles ou industrielles.

L'exercice peut avoir de grands mérites, comme l'expliquaient cette semaine Lise Bissonnette, présidente-directrice générale de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ), et Carol Couture, directeur des archives de l'organisme. Lorsque le viaduc de la Concorde s'est effondré par exemple, les membres de la commission chargée de faire la lumière sur sa construction ont épluché près de 750 boîtes pour retrouver les méthodes et les matériaux d'érection de l'édifice. Si plusieurs documents ont servi aux enquêteurs, certains manquaient à l'appel, qui auraient été présents si la Loi sur les archives nationales avait été en vigueur à l'époque de la construction de l'édifice.

Mais archiver ne signifie pas tout classer, bien au contraire. C'est plutôt d'élaguer qu'il s'agit. Et Carol Couture estime qu'on ne doit conserver en tout, au fil des ans, que 5 % des documents qui nous passent entre les mains. L'idée, c'est de les trier avant que, confronté à un manque d'espace, on ne soit tenté de les jeter au complet sans même les consulter.

Aujourd'hui, Bibliothèque et Archives nationales du Québec gère neuf centres d'archives, un peu partout sur le territoire du Québec. BANQ soutient aussi 33 centres affiliés, qui procèdent à l'archivage de données de façon



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Carol Couture, directeur des archives de Bibliothèque et Archives nationales du Québec en compagnie de Lise Bissonnette, présidente-directrice-générale du même organisme.

privée. Il y a d'ailleurs une explosion de demandes pour l'implantation de ces centres d'archives, raconte Lise Bissonnette. Don de collections privées ou de fonds d'archives d'entreprise s'assemblent patiemment pour reconstruire une partie de la mémoire québécoise, pour le bonheur de tous. Car les documents d'un seul photographe, ayant beaucoup photographié son village, peuvent faire toute la différence dans la perception qu'a une communauté d'elle-même.

Parallèlement à ses activités auprès des organismes publics, BANQ encourage fortement certains groupes à se responsabiliser envers leur patrimoine. On cible entre autres les entreprises, celles qui sont toujours fonctionnelles et qui sont souvent le cœur même de la vie d'une région, mais aussi celles qui ont fermé leurs portes. On cible aussi les communautés religieuses, dont plusieurs accusent un déclin très prononcé et qui devront assurer la pérennité de leur patrimoine.

Les communautés religieuses ont par ailleurs été parmi les premières à développer l'archivistique au Québec, précise M. Couture. Les communautés autochtones sont également très encouragées à se responsabiliser par rapport à leurs archives. Ce n'est pas une tâche facile compte tenu de la diversité et de la dispersion des communautés.

Enfin, Bibliothèque et Archives nationales du Québec encourage les familles à constituer et à gérer leurs propres archives. Et en cette ère de numérisation tous azimuts, divers problèmes se posent. Qui sait si le support actuel des photos de famille sera encore valide dans dix ans, cinq ans, voire l'an prochain? Ici encore, donc, le maître-mot de l'archivage est «choisir». Choisir la photo la plus réussie d'une fête, par exemple, et l'imprimer soigneusement sur papier pour la conserver.

Car le papier est encore aujourd'hui, avec le microfilm, l'un des supports les plus résistants au passage des ans. Et la révolution numérique s'est à ce jour beaucoup plus penchée sur la diffusion que sur la conservation des informations. Mais les recherches se poursuivent à ce sujet et M. Couture est tout à fait confiant que des supports numériques durables seront élaborés sous peu. Car selon lui, on n'assiste pas, avec la numérisation, à un simple incident de l'histoire. Le passage à la numérisation, dit-il, se compare à l'invention du papier, traversé par l'humanité il y a des milliers d'années.

Quant à la présidente-directrice générale de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, qui en est aussi l'instigatrice et la fondatrice, Lise Bissonnette, elle a confirmé au cours de l'entrevue que son mandat arrivait à échéance le 4 mars prochain et qu'il elle n'avait pas demandé à ce qu'il soit renouvelé. Le gouvernement du Québec devrait donc chercher à lui trouver une remplaçante ou un remplaçant au cours de la prochaine année.

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 9 au 15 décembre 2008

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 UN MONDE SANS FIN Ken Follett (Robert Laffont)	1 LA GLORIEUSE HISTOIRE DES CANADIENS P. Bruneau / L. Normand (de l'Homme)
2 MILLÉNIUM T. 1, 2 et 3 Stieg Larsson (Actes Sud)	2 PARCE QU'ON A TOUS DE LA VISITE Ricardo Larrivière (La Presse)
3 LA TRAVERSÉE DE LA VILLE Michel Tremblay (Lamdaac)	3 SIMPLE ET CHIC L.-F. Marcotte (Flammarion Québec)
4 WARJWOLF T. 1: LE PREMIER DES RÂJÀ Bryan Perro (Intouchables)	4 LES ILLUSTRÉS CANADIENS Collectif (H.B. Fenn)
5 LES FILLES TOMBÉES Micheline Lachance (Québec Amérique)	5 LE GUIDE DU VIN 2009 Michel Phaneuf (de l'Homme)
6 VOUS QUI CROYEZ ME POSSEDER Denis Richard (Michel Lafont)	6 L'ART DE LA MÉDITATION Matthieu Ricard (Nil)
7 CONTES DE VILLAGE - COFFRET Frad Pellerin (Planète Rebelle)	7 100 MEILLEURS VINS À MOINS DE... Jean Aubry (Transcontinental)
8 TERREUR À TRACADIE Kathy Reichs (Robert Laffont)	8 LE GUIDE DE L'AUTO 2009 Denis Duquet / Gabriel Gélinas (Trécarre)
9 GIN TONIC ET CONCOMBRE Rafaele Germain (Libre Expression)	9 BISTRO Jean-François Plante (de l'Homme)
10 M. ET Mme JEAN-BAPTISTE ROUET Denis Monette (Logiques)	10 LNH: UN RÊVE POSSIBLE Luc Gélinas (Hurtubise HMH)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 FASCINATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)	1 TWILIGHT T. 4: BREAKING DAWN Stephanie Meyer (Little Brown Ca)
2 LES CONTES DE BEEBLE LE BARDE J.K. Rowling (Gallimard-Jeunesse)	2 THE TALES OF BEEBLE THE BARD J.K. Rowling (Bloombsury)
3 LUCKY LUKE T. 3: L'HOMME DE WASH... Laurent Gerra / Achôé (Lucky Comics)	3 WORLD WITHOUT END Ken Follett (Signet)
4 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 5 India Desjardins (Intouchables)	4 PILLARS OF THE EARTH Ken Follett (Signet)
5 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linds Joy Singleton (ADA)	5 HONOURÉ CANADIENS Andrew Podnieks (H.B. Fenn)
6 HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE... J. K. Rowling (Gallimard-Jeunesse)	6 THE APPEAL John Grisham (Dell)
7 LEONIS T. 12 Mario Francis (Intouchables)	7 REMEMBER ME? Sophie Kinsey (Bantam Books)
8 LE DICO DES FILLES 2009 Collectif (Fleurus)	8 BRISING INHERITANCE T. 3 Christopher Paolini (Knopf)
9 KIRKO, LE DERNIER SHAMAN Lise Baucher (Michel Quirintin)	9 THE HOBY Stephanie Meyer (Little Brown Ca)
10 LE CLUB DES DISQUES... T. 1 Dotti Enderle (ADA)	10 JUST AFTER SUNSET Stephen King (Scribner)

carte-cadeau

Du plaisir à la carte

Le Devoir

LITTÉRATURE

Les bâtards de Champlain

Stéphane Dion et Pierre Pettigrew. Le premier de classe et le bellâtre. Ils étaient les deux jokers québécois sortis de la manche de Jean Chrétien. Imprévisible et atypique aura été le parcours du premier, et lancinant et pénible, sa sortie de scène. Dion fera un excellent Joe Clark et un excellent Claude Ryan pour Michael Ignatieff. Le second joker, lui, a un jour débarrassé le plancher, vite fait, bien fait. Je me souviens d'un article que Pettigrew avait fait paraître dans *Le Devoir*, à l'époque où il était ministre des Affaires étrangères. Le Canada, écrivait-il en gros, avait été, dès sa conception, dans le cerveau de ses Pères fondateurs, la belle grande utopie multiculturelle que nous connaissons aujourd'hui. Où donc ce cuistre, qui de toute évidence n'avait pas inventé le bouton à quatre trous, était-il allé pêcher une idée pareille? m'étais-je alors demandé. Après avoir lu *Mon pays métis* de John Saul, j'opérais pour un fauteuil victorien tendu de riche velours dans un salon de Rideau Hall.

J'ai eu envie de lire ce livre après être tombé, dans les pages d'un quotidien montréalais, sur des propos apparemment tenus par son auteur, et que pour ma part je trouvais tout simplement étonnants. Ainsi, le Medicare et

les missions de paix à l'étranger, super-inventions canadiennes s'il en fut, tireraient leur origine des contacts tissés entre les deux soi-disant peuples fondateurs et les Premières Nations. Rien d'impossible, évidemment. Encore fallait-il aller à la source. Et me voici donc, sortant de cette lecture avec l'impression de m'être bagarré avec l'auteur, arborant, au lieu de plaies et de bosses, onze pages de notes et de renvois. Première observation: une fois qu'on s'est habitué à l'amour de Saul pour certains mots (équité, inclusion, complexité, cercle, linéaire, mono-

lithique), qu'on s'est habitué aussi à l'espèce de tic de langage et de subtil matraquage sémantique qui l'amène à réitérer, encore et encore (et comme si une nation canadienne et une civilisation occidentale, ce n'était pas assez...), que le Canada est une civilisation, mesdames et messieurs, et peu importe que vous écoutiez de 25 à 30 heures de télévision états-unienne par semaine... une fois, donc, accoutumé à ces quelques idiosyncrasies, la prose de John Saul devient à peu près lisible. Au fait, y a-t-il une civilisation australienne? Finlandaise? Néo-zélandaise, peut-être?

Décidément, le nationalisme canadien, depuis quelques années, est une vraie boîte de Cracker Jack. C'était bien la peine

que Malraux déclare les civilisations mortelles. Saul, lui, les verrait plutôt se multiplier comme les petits pains de l'Évangile.

L'idée centrale du livre est celle-ci: le Canada ouvert et inclusif que nous connaissons aujourd'hui, «alors que certains États se heurtent à des problèmes avec un afflux d'immigrants beaucoup moins importants», aurait pour modèle «la culture des minorités chez les Premières Nations et leur

John Saul propose de redécouvrir son héritage autochtone et de ressourcer le Canada dans son véritable mythe fondateur: le métissage

vision de la société comme un cercle en expansion et en mutation constante». Au «modèle monolithique» de l'État-nation importé d'Europe, John Saul oppose donc la solution canadienne, fondée, à l'en croire, sur la leçon de démocratie inclusive et non linéaire (sic) reçue des nations amérindiennes dès l'aube de la colonie: «Leurs idées marient les notions d'inclusion, de complexité, de diversité et de vie harmonieuse sur un territoire que l'on ne s'efforce pas simplement de dominer». Avouez que ça nous change des colliers de fers de hache chauffés à blanc des saints martyrs canadiens!

Je résume ce que sont les «racines autochtones de la civilisa-

tion canadienne» pour John Saul: «l'égalitarisme, les droits et obligations des individus et des groupes, la complexité équilibrée, la réconciliation, l'inclusion, les relations suivies et les droits des minorités». Parlant de complexité, il faudrait un nouveau mot pour décrire ce type de démarche intellectuelle qui consiste à mettre la langue de coton (l'art, pas donné à tous, de dire plus en signifiant moins) et une capacité d'invention délicate au service de la réécriture de l'histoire. Je propose Pettigrewisme.

Mais il faut rendre à César ce qui lui revient, même si ce César-là prétend tourner le dos à tous les empires du monde: britannique, américain... Même les droits de l'homme, parmi d'autres universaux de la pensée allégrement reniés, car européens, deviennent sous la plume de Saul, désespérément en quête de canadienité, une invention parisienne venue se greffer à notre réalité métisse, donc plaquée! Mais bon. Nonobstant les pointes de philosophie tout droit sorties du Nouvel Âge (le n'importe-quoisme, autrement dit) qui ont tant plu à Jacques Languirand, le livre de Saul, à force de brasser de la neige et du vent, se révèle d'une lecture extrêmement stimulante (je n'ai pas pris onze pages de notes pour rien). Il y a en fait deux

livres dans son ouvrage. Le premier est un essai politico-historique dans lequel l'auteur retrace les avatars génétiques et culturels du métissage, à partir de Champlain qui part le bal en bénissant les unions entre colons français et femmes autochtones (rarement l'inverse), jusqu'à Lester B. Pearson qui, je n'invente rien, n'aurait jamais été capable d'imaginer les Casques bleus dans un contexte autre que celui, imprégné par trois siècles et demi de valeurs autochtones, du Canada.

Dans cet essai politique, John Saul pourfend aussi, d'une plume vigoureuse, un certain mal canadien actuel, qu'il attribue, entre autres, à une résurgence de la mentalité coloniale. Ce penseur-là, féroce, incisif, tirant à boulets rouges sur la fausse noblesse d'empire pathétiquement incarnée par un Conrad Black, fait plaisir à lire. Et pour sortir le Canada (ce pays auquel devait appartenir le XX^e siècle, ou le XXI^e... bref, vous vous souvenez?), pour sortir, oui, le Canada de ses ornieres, Saul propose de redécouvrir son héritage autochtone et de ressourcer le pays dans son véritable mythe fondateur, le métissage, seule manière d'embrasser la totalité signifiante de ce territoire nordique. Bravo. J'en suis.

Métissage dont nous, Canadiens français, à travers Riel et Dumont, avons peut-être eu tendance à nous approprier de manière un peu trop exclusive la symbolique.

Idem pour les troubles de 1837. Nous pouvons bien chialer contre ces politiciens opportunistes qui ont commencé par nous voler la marque déposée Canada, puis qui ont grimé notre grand homme en simple valet de la reine d'Angleterre. Or nous nous sommes de même emparés de la colonie de la rivière Rouge et en avons fait notre propre mythe de l'Ouest, alors qu'elle avait été fondée par des Écossais! Alors Champlain et son habitation contre Riel et ses chariots. On est quittes?

Le second livre que contient l'ouvrage de Saul appartient à un genre différent, auquel l'histoire de la littérature a donné le nom d'utopie. Il s'agit de la description d'un pays qui n'existe pas et qui s'appelle le Canada. Le multiculturalisme est peut-être une expérience en cours, mais lui conférer une intentionnalité aprioriste, comme le fait Saul, c'est une autre paire de manches. Un autre détail m'a agacé. Après avoir varloché tous nos emprunts culturels et politiques à l'Empire, Saul ne dit presque rien de l'institution complètement disqualifiée incarnée dans la personne du gouverneur général. On se demande pourquoi.

hamelinlo@sympatico.ca

MON PAYS MÉTIS

John Saul
Traduit de l'anglais par Rachel
Martinez et Eve Renaud
Boréal
Montréal, 2008, 345 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Des contes et Maupassant

Dix ans se sont passés depuis la première édition de *Cercle des menteurs*. Jean-Claude Carrière y faisait la cueillette de contes philosophiques connus dans le monde entier. Il vient d'ajouter un deuxième tome. On a réuni dans un boîtier les deux volumes chez Plon.

«La beauté d'une histoire vient presque toujours de l'obscurité», écrit-il, rappelant ainsi que la plupart des contes qu'il a colligés sont anonymes. On les lui a racontés ou il les a trouvés. Pour ce faire, il a parcouru, dit-il, plus de 3000 ouvrages. Pourquoi *Le Cercle des menteurs*? C'est que celui qui les colporte, ces contes, vient d'ailleurs. Il peut donc, à sa guise, orner, modifier, embellir son récit.

L'inspiration populaire des contes venus de plusieurs horizons — tous les continents sont mis à contribution et tous les âges sont explorés — ne fait aucun doute. La sagesse que l'on veut démontrer n'est pas toujours évidente. Il arrive qu'un dicton ou qu'une narration apparaissent comme un peu trop convenus.

Même si l'on fait son miel de la

plupart des contes dits philosophiques, on en vient à un moment à demander grâce. Y aurait-il moyen d'échapper à ces donneurs de leçons de morale que sont les nestors de tous les temps? se demandent-on.

La bouffée d'air frais viendrait peut-être de Maupassant. Tout le monde affirme l'avoir lu, bien peu le relisent. Il fut même un temps où il était de bon ton de le mépriser. Réaliste comme il n'est pas permis, ce disciple pas toujours docile de Flaubert savait écrire des contes et des nouvelles. Lourd quand il s'avisait de devenir romancier, volontiers fleur bleue ou béatement naturaliste, il était dans le texte bref d'une rare acuité.

Chez Omnibus, on propose une édition complète de ses *Contes et nouvelles*. Il ne s'agit que des œuvres elles-mêmes, aucune note critique ne les accompagne. Le livre très grand format réunit les textes dans l'ordre où ils furent publiés en leur temps. Des illustrations noir et blanc de Félix Vallotton viennent agrémente l'ouvrage.

Un aveu. Je n'ai pas lu ou relu

les contes réunis dans cette édition. Assez toutefois pour vérifier, si besoin il y avait, que Maupassant est avant tout un conteur. Comme le rappelle Charles Dantzig dans son *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, «Maupassant, pas beaucoup d'art. Rien de brillant, aucune grande belle phrase». En revanche, quel brio dans l'évocation d'une situation, dans la description d'un personnage. Il ne s'attarde pas, il voit et nous donne à voir.

Un peu au hasard, dès le début de *La Petite Roque*, cette description: «Il allait vite, le long de l'étroite rivière qui moussait, grognait, bouillonnait et filait dans son lit d'herbe, sous une voûte de saules.» Puis il évoque le cours d'eau, le lac qu'il rencontre. Tout naturellement, le lecteur fait connaissance avec Médéric Rempel et se voit embarqué dans une narration qu'il ne lâchera pas.

On a souvent fait grief à Maupassant de son style «plat». Ce qui est exagéré. Tout juste peut-on lui reprocher de dépeindre un univers à petite dimension. Ses personnages, trop souvent, manquent d'envergure et se contentent de vivre au jour le jour sans ressentir la nécessité d'aller plus loin. Il arri-

ve que cette instantanéité nous entraîne, un peu à la façon des nouvelles d'un Hemingway, par exemple. Il arrive aussi que l'on soit rebuté par des réflexes qui rappellent ceux de voyageurs de commerce en goguette.

Que Maupassant vaille d'être fréquenté, voilà qui ne fait pas l'ombre d'un doute.

Collaborateur du Devoir

LE CERCLE DES MENTEURS

Jean-Claude Carrière
Plon
Paris, 2008, 437 pages
(Contes philosophiques du monde entier)

LE CERCLE DES MENTEURS

Jean-Claude Carrière
Plon
Paris, 2008, 394 pages

CONTES ET NOUVELLES

Guy de Maupassant
Omnibus
Paris 2008, 900 pages

Le mystère Lautréamont

Le 24 novembre 1870, en plein siège de Paris, Isidore Ducasse, comte de Lautréamont, meurt dans sa chambre, 7, rue du Faubourg-Montmartre, à l'âge de 24 ans. La quantité d'énigmes qui marquent la courte vie de l'auteur des *Chants de Maldoror* et de *Poésies* est énorme. À la mesure de la haute et noire singularité de l'œuvre — ou plutôt noire et blanche, selon qu'on y entre par les *Chants* ou par *Poésies*. Il y a dix ans, Jean-Jacques Lefrère, dans la lignée du travail du regretté François Caradec, publiait une biographie de l'écrivain (Fayard). Il complète ici la connaissance, forcément

lacunaire, du sujet, à partir d'une masse considérable de documents, dont beaucoup d'inédits. Ce n'est pas une piété morte qui est ainsi manifestée. Ces photographies, registres, journaux, manuscrits... nous plongent dans l'univers familier de Lautréamont. Si cet adjectif a un sens à propos du glorieux et (toujours) mystérieux Lautréamont.

Le Monde

LAUTRÉAMONT

Jean-Jacques Lefrère
Flammarion
Paris, 2008, 224 pages

Les portraits de Doisneau

Pour gagner sa vie, le photographe Robert Doisneau a accepté, tout au long de sa carrière, de faire des portraits pour le compte de diverses publications. *Doisneau portraits d'artistes*, publié chez Flammarion, rassemble les prises de vue réalisées auprès d'artistes divers, du plus connu au plus marginal. Des portraits, célèbres, de Picasso, de Braque, de Duchamp, de

Le Corbusier, de Giacometti, et même de Riopelle, croqué chez lui à Paris, en 1956. Doisneau travaille à l'évidence lentement pour ces photos, souvent avec un moyen-format, à l'occasion avec un flash. L'importance des maîtres qu'il a photographiés ne fait pas oublier qu'il en est un lui aussi.

Le Devoir

palmarès 2008 CHYZ 94,3 .ca

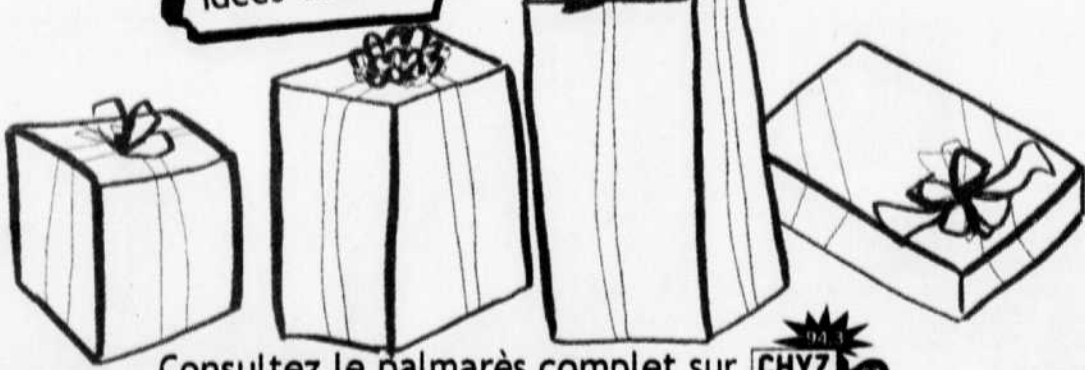
anglo par Jean-François Bilodeau

-  Pattern is movement
All Together
-  The Walkmen
You & Me
-  Chad VanGalen
Soft Airplane
-  Portishead
Third
-  The Mae Shi
HLLLYH

franco par Jean-François Bilodeau




-  Karkwa
Le Volume du Vent
-  Chocolat
Piano élégant
-  Pas Chic Chic
Au contraire
-  Avec pas d'casque
Dans la nature jusqu'au cou
-  Monsieur Mono
Petite musique de pluie

idées-cadeaux



Consultez le palmarès complet sur CHYZ .ca




electro
par Francis Giroux

-  Crystal Castles
Crystal Castles
-  M83
Saturdays=Youth
-  The Presets
Apocalypse




hip hop
par Maxime Robin

-  Atmosphere
When Life Gives You Lemons,
You Paint That Shit Gold
-  Moka Only
Carrots And Eggs
-  Flying Lotus
Los Angeles

loud
par Charles Picard

-  Gojira
The Way of All Flesh
-  Neuraxis
The Thin Line Between
-  Burst
Lazarus Bird

jazz
par François-Samuel Fortin

-  Grand Pianoramax
The Biggest Piano In Town
-  Jun Miyake
Stolen From Strangers
-  The Franco Proletti Morph-Tet
Morphology

LIVRES

L'opéra sauvage de Le Bris

GUYLAINE MASSOUTRE

Le romancier breton Michel Le Bris, formidable animateur, est connu non seulement pour ses livres et pour son festival Étonnants voyageurs, mais aussi pour le pamphlet dont il fut à l'origine, *Pour une littérature-monde*, qui devait aboutir sous la forme d'un livre collectif, codirigé avec Jean Rouaud, chez Gallimard en 2007.

Il y défendait une écriture incandescente, frottée aux aventures brutes des chemins vagabonds, des traductions et des francophonies créolées par les usages de la langue française de par le monde. Il signait alors haut et fort « la tâche de donner voix et visage à l'inconnu du monde — et à l'inconnu en nous », dans le dialogue à la langue délivrée qui a fait siens les ingrédients de la fiction.

Cet automne, avec *La Beauté du monde*, il a failli remporter le prix Goncourt, disputé au très raffiné écrivain franco-afghan Atik Rahimi. Le roman de Le Bris semble aux antipodes, vu son épaisseur et l'ampleur de sa narration, son classicisme aussi. Il représente une somme, à la manière des histoires de flibustiers qu'il affectionne et des constructions à la Stevenson, à qui il a consacré plusieurs volumes.

L'histoire commence au Kenya, au milieu des gnous, des zèbres, des antilopes et autres coureurs rapides de la savane, dans les années 20. Lui, c'est Martin Johnson, photographe animalier, et elle, Osa sa femme, grande amie des bêtes qui inspira le fils de King Kong. Ils sont partis de New York.

Le Bris est donc lui-même en chasse, sur les traces d'une série de personnages qui ont connu le couple et qui racontent, dans une flamboyante reconstitution, les singulières péripéties de leur vie. Tout baigne dans la légende, jusqu'à ce Martin, qui fut l'ami de Jack London, un siècle passe.

Il est question, bien sûr, de grosses bêtes observées, de caches et de chasse. Fatalement, au paradis terrestre, la discorde naît avec le déséquilibre qui atteint les habitudes des animaux. Mais il ne s'agit pas tout à fait d'écologie: *La Beauté du monde* raconte un monde sauvage, au cœur duquel le mystère attire l'imprévu et l'ur-

gence de se mettre en route. C'est aussi un roman historique, qui met en parallèle Harlem à la même époque. Deux femmes racontent, Osa et sa biographe, qui plongent dans la jungle de l'existence, dans des mondes qu'on peut encore inventer. Le jazz vient de naître, l'Afrique noire entre dans l'art de Picasso. Osa, devenue star, a compris la part de sauvagerie nécessaire pour continuer à innover.

Un récit classique

Entre Le Bris et Rahimi, incomparables, ce sont des conceptions antagonistes de l'écriture qui se trouvent proposées aux lecteurs. L'écart est vertigineux, épopée linéaire contre poème lettré, texte raconté à la manière d'hier contre engagement dans un ailleurs qui pense aujourd'hui. Préférer un flot emporté et lyrique aux ellipses et arabesques émouvantes, ou bien la joie à la douleur, l'hymne admiratif au cri de protestation contre la barbarie contemporaine, c'est un peu mettre en contrepoint la beauté et le mal. Faut-il choisir?

Le monde vu par la littérature est vaste. Dans les deux cas, celle-ci s'appuie sur le réel. Cette Afrique, paradis des bêtes, peu d'Africains l'ont connue et elle existe de moins en moins, rongée par la désertification galopante. Ce monde, comme l'écrit Le Bris, a été capable de révéler une part cachée de nos désirs et de nos rêves. Dans sa fragilité même, dès que reconnue, elle a disparu, non sans laisser la certitude d'avoir livré « un éclair d'éternité ».

J'avoue cependant que ce roman, plus de l'aventure ancienne que des réalités engagées, m'a semblé peu saisir notre monde complexe à bras-le-corps. Il s'en détourne pour donner à rêver comme les feuilletons que les romanciers populaires publiaient en marathon dans les pages populaires. C'est là que l'assiette du public a été la plus large. Et Michel Le Bris est un raconteur de cette sorte, intarissable, qui partage le souffle long de sa documentation.

Collaboratrice du Devoir

LA BEAUTÉ DU MONDE

Michel Le Bris
Grasset
Paris, 2008, 679 pages

Vibrante Afrique

ISABELLE PARÉ

Scarifications sur peau noire, Srites en perdition, nomades aux colliers et aux visages bigarrés et troupeaux en cavale: c'est une Afrique multiple, au portrait en forme de mosaïque, qu'a réussi à capter le photographe Steve Bloom dans *Vivante Afrique*.

Ce Sud-Africain de naissance, réputé mondialement pour ses photos animalières, nous emporte dans ce recueil grand format sur les traces de son enfance, et sur celles d'un continent aux mille visages. L'ouvrage rassemble 236 photographies, dont une série de gros plans poignants d'humanité, réalisés dans la foulée d'un vaste reportage effectué au cœur du continent africain, notamment dans la vallée reculée

de l'Omo en Éthiopie.

L'homme en a ramené des portraits saisissants et touchants de femmes, d'hommes et d'enfants des peuples Hamar, Dassanech, Mursi et Karo, livrant ainsi un témoignage unique et intime sur ces cultures en voie de disparition, issues d'un autre âge.

Avec des clichés d'une qualité exceptionnelle, Steve Bloom parcourt des territoires oubliés, depuis les dunes de Namibie, aux confins des dernières grandes réserves fauniques du pays masai, en passant par les marchés animés et les bidonvilles d'Addis-Abeba et de Johannesburg. Souvent campée sous le jour de la misère et de la pauvreté, l'Afrique, vue par cet amoureux du grand continent, est dévoilée comme

une terre grouillante de vitalité.

Le photographe qui a grandi au Cap décrit d'ailleurs avec finesse en préambule ce qu'évoque pour lui l'Afrique: picotement de la poussière dans les narines, odeur brute de la terre après les premières pluies... A feuilleter ce livre magnifique qui immortalise de façon magistrale des traditions et rites séculaires, on finit presque par sentir, de page en page, cette chaude odeur de terre brûlée nous picoter les narines.

Le Devoir

VIVANTE AFRIQUE

Steve Bloom
Éditions de la Martinière
Paris, 2008



Beaux albums pour enfants sages

Petit Papa Noël, apporte-moi de beaux albums car j'ai été très sage cette année...

ANNE MICHAUD

Quel régal que *Le Festin de Jules et César*! Écrit et illustré par Ruth Brown, cet album grand format raconte l'histoire de deux petites souris qui partent à la recherche de leur prochain repas dans un vieux manoir plein de recoins. Mais attention, le chat veille! Caché derrière les petites portes dissimulées à travers le livre, le gros matou suit les progrès des deux petites bêtes en se poutrelant les babines!

LE FESTIN DE JULES ET CÉSAR

Texte et illustrations de Ruth Brown
Dominique et compagnie
Montréal, 2008, 32 pages
(3 ans et plus)

Après *Pétunia, princesse des pets*, voici *Gratien Gratton, prince de la gratouille*! Gratien est un vrai de vrai prince qui se prépare à succéder à son papa le roi. Il apprend à faire la guerre, à chasser les dragons et à

faire tout ce que les vrais de vrais princes doivent faire pour devenir un jour de vrais de vrais rois. Mais un soir, un plat de ratatouille aux foies de grenouille, Gratien est pris d'une inexplicable crise de gratouille. Et un prince qui se gratouille sans arrêt, ce n'est pas très sérieux, et c'est même plutôt rigolo!

GRATIEN GRATTON, PRINCE DE LA GRATOUILLE

Texte de Dominique Demers, illustrations de Fil et Julie Dominique et cie
Montréal, 2008, 32 pages
(3 ans et plus)

Quand arrive l'heure de se coucher, l'imagination de Luca s'enflamme! Son lit se transforme en bateau de pirates, sa couverture en armure de chevalier, sa brosse à dents en épée et son linge sale en dinosaure. Alors Luca devient tour à tour pirate, chevalier, archéologue et même joueur de hockey! Difficile de dormir dans ces condi-

tions, mais le sommeil viendra finalement à bout de l'énergie du petit bonhomme. Une histoire toute en rimes pour transformer l'heure du dodo en heure de plaisir.

LUCA - PIRATE, CHEVALIER, ARCHÉOLOGUE, JOUEUR DE HOCKEY

Texte de Mireille Messier, illustrations de Carl Pelletier
Éditions Scholastic
Toronto, 2008, 32 pages
(3 ans et plus)

Noël, c'est l'amour, comme le dit la chanson, mais c'est aussi parfois la guerre... Les habitants de Sarajevo se terrent sous les bombes et Anina en a marre de vivre dans la peur, sans jamais voir le soleil, ni son papa qui n'est plus là pour lui raconter des histoires et chasser les monstres qui hantent ses nuits. Un jour, Anina s'enfuit de la cave où sa mère et elle se cachent. Elle court vers la bibliothèque et ne trouve que des ruines: même les histoires ont disparu... Tendre et touchant, voilà un livre qui parle de la guerre mais aussi de l'espoir et du pouvoir des mots, qui résistent plus forts que les bombes.

L'ÉTOILE DE SARAJEVO

Texte de Jacques Pasquet, illustrations de Pierre Pratt
Dominique et compagnie
Montréal, 2008, 32 pages
(7 ans et plus)

Il était une fois un hibou et une chatte qui s'aimaient d'amour tendre... Un hibou et une chatte! Comment un oiseau peut-il aimer un chat? Très connu dans le monde anglophone, *The Owl and the Pussycat* est une véritable fête pour les yeux et les oreilles des petits et des grands. Traduit par Lucie Papineau et magnifiquement illustré par Stéphane Jorisch, *Sire Hibou et dame Chat* est une véritable fête pour les yeux et les oreilles des petits et des grands.

SIRE HIBOU ET DAME CHAT

Texte d'Edward Lear traduit par Lucie Papineau
Illustrations de Stéphane Jorisch
Dominique et compagnie
Montréal, 2008, 24 pages
(3 ans et plus)

Collaboratrice du Devoir

Destinations Soleil

GUIDES VOIR

CUBA
VISITES - ARCHITECTURE - CARNIVAL - PLONGÉE - VIE NOCTURNE - RHUM - RÉSERVES NATURELLES - ART - MUSÉES - HOTELS - MARCHÉS

MEXIQUE
FORÊTS TROPICALES - HOTELS - PLAGES - ARCHITECTURE - ARTISANAT - SIÈGES ANCIENS - PYRAMIDES - MUSÉES - FÊTES

FLORIDE
PARCS À THÈME - PLAGES - HOTELS - SPORTS - EXCURSIONS - MUSÉES - ART DECO - PARCS NATIONAUX

COSTA RICA
PLAGES - ACTIVITÉS - VIE NOCTURNE - VOLCANS - CAFÉ - FORÊT TROPICALE

TOP 20 RÉPUBLIQUE DOMINICAINE

GUADELOUPE
LACS - ADRESSES - RANDONNÉES - CANNES À SUCRE - BALADES - LORE - JULES - MUSIQUE - PLANTES

MARTINIQUE
EXCURSIONS - TRADITIONS - LANGUES - CARNIVAL - LORE - JULES - MUSIQUE - PLANTES

GUIDES VOIR

GRUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Média
www.grouperlibre.com

LIVRES NEUFS À VENDRE

BAGNOLE

leseditionsdelabagnole.com

COLLECTION KLAXON (On encourage le covoiturage.)

Jennifer Tremblay
Sacha et son Sushi
Illustrations de Fabrice Boulanger

Mireille Messier
Une Charlotte au chocolat
Illustrations de Benoît Laverdière

Les étoiles JULES
Daniel Laverdure
Les défis de Jules
Illustrations de Guillaume Maccabée

COLLECTION GAZOLINE (On carbure à la littérature.)

Sylvain Hotte
Le chagrin des étoiles
roman fantasy

Marc Auger
L'écuyer de Valbrume
La nuit des Ogres (tome 1)
roman fantasy

Guillaume Renaud
Il faut sauver Giffard!
(tome 2)
roman historique

COLLECTION PARKING (On garantit la mécanique.)

Pierre Labrie
Le vent tout autour
poésie

Jennifer Tremblay
La liste
roman fictionnel

Benoît Bouthillette
La Mue du serpent de terre
nouvelle policière

EXTRAITS ET CRITIQUES SUR LE SITE

Québec

librairiemonet.com

DU 6 DÉCEMBRE 2008
AU 31 JANVIER 2009

La Librairie Monet
dédie sa galerie l'aire libre
à une impressionnante
sélection de BEAUX LIVRES

SODEC Québec

Monet nous réinventons la librairie

Galeries Normandie / 2752 de Sanguin, Montréal H3M 1L3 / Tél: (514) 337-4083

ESSAIS

Le désir de la démocratie

L'essayiste Laurent Laplante pratique, depuis au moins une dizaine d'années, une sorte de journalisme d'enquête philosophique appliqué à de grands enjeux contemporains. Dans des méditations qui s'inspirent de l'actualité sans s'y réduire, il met en œuvre une méthode d'analyse qui emprunte moins, explique-t-il, à la rigueur de la science politique qu'à « la phénoménologie chère au journalisme ».



LOUIS CORNELLIER

Dans *La Démocratie entre utopie et squatteurs*, il propose une « défense » de l'idéal démocratique, précédée d'une solide critique. « Exiger la clarté du diagnostic confine parfois à la cruauté, reconnaît-il. Exigeons-la pourtant. Sans la mise en exergue des malentendus qui anéantissent la démocratie, il n'est pas de réforme possible. » Dans cette entreprise, Laplante ne revendique pas le statut de spécialiste. « On percevra forcément, prévient-il, quelque chose d'échevelé et d'aventureux dans mes réflexions. » Le penseur, dont la vie est « absorbée par le journalisme, l'enseignement ou la littérature », voudrait se voir reconnaître un seul mérite, celui de cultiver le

« désir entêté d'une société démocratique plus fidèle à son utopie et moins parasitée par les squatteurs et autres démagogues ».

Au chapitre des « illusions et mensonges » qui dénaturent la démocratie, Laplante identifie l'inégalité des chances entre les options, causée par un traitement partisan de la carte et des listes électorales, par des financements souterrains et par une presse en panne de diversité. Il pointe aussi la perte d'influence des élus au profit du seul premier ministre (pas directement élu comme tel) et de conseillers non élus. « Si le député, écrit-il, ne peut plaider la cause du peuple auprès du pouvoir et doit endoctriner ses électeurs au lieu de les entendre, l'hypothèse s'affaiblit d'un gouvernement du peuple par le peuple. »

Très sévère à l'égard des médias qui n'assurent plus « la surveillance désirable », Laplante déplore, pour expliquer ce phénomène, la concentration de la presse, l'obsession du profit et la formation des journalistes, confondue avec celle des relationnistes. Le démarchage (lobbying) et le culte des son-

dages (qui atomisent le citoyen) s'ajoutent à cette liste de nuisances.

D'autres sources d'inquiétude, plus profondes encore peut-être, sont identifiées par Laplante. Il s'agit, notamment, de la soif de sécurité, basement exploitée par des campagnes de peur pour justifier des mesures répressives ou médiocrement apaisées par des médias producteurs de ré-

« bon sens », des « vraies affaires » et du « vrai monde » qui n'a rien à faire des « questions oiseuses » des intellectuels. Résultat : « L'individu moyen admet qu'il ignore tout du fonctionnement de son grille-pain, mais, à l'entendre, l'éthique n'a pour lui aucun secret. D'instinct, il sait l'insuffisance de la peine prononcée contre un pédophile. »

Le pluralisme et, par conséquent, la modération étant, selon lui, des critères démocratiques essentiels, le journaliste ne proposera pas de solutions simplistes et tranchantes qu'il défend. Il suggérera néanmoins quelques pistes.

Il importe, écrit-il, de restituer aux mots leur sens et de chérir l'apport des intellectuels, dont les journalistes devraient faire partie, dans cette mission. « Que des squatteurs israéliens soient qualifiés de colons nourrit l'équivoque, explique-t-il par exemple. Que le terme de terrorisme noie la notion dans le flou artistique permet aux politiciens de dangereux assauts contre les droits fondamentaux. »

La démocratie, selon Laplante, devrait « valoriser à l'extrême l'absence d'extrémisme » et « chercher l'amélioré plutôt que le pointilleux idéal des principes désincarnés ».

confortants divertissements plutôt que de clés de compréhension du réel. Il s'agit, aussi, du règne de « l'épidémie », qui entretient l'incohérence et qui fait, par exemple, qu'« on professe un vif mépris pour les politiciens, mais [qu']on savoure leurs promesses les plus improbables ». Ce qui inquiète surtout Laplante, toutefois, ce sont les « simplifications du populisme », qui tuent la réflexion, le recul critique et qui encouragent les « solutions radicales et instantanées » au nom du

Qualifier d'insurgés les Irakiens qui se battent contre une armée d'occupation, c'est immensément bête et quotidiennement radio-canadien, mais qui s'en préoccupe? »

La démocratie, selon Laplante, devrait « valoriser à l'extrême l'absence d'extrémisme » et « chercher l'amélioré plutôt que le pointilleux idéal des principes désincarnés ». En matière de mode de scrutin, par exemple, il faudrait sortir de l'alternative tranchée — scrutin uninominal à un tour ou proportionnelle pure — pour privilégier une solution mitoyenne, respectant à la fois le désir de stabilité et celui d'une plus juste représentativité.

Contre les démagogues

Heurté par l'hystérie engendrée par le débat sur les accommodements raisonnables, Laplante, favorable au concept, dénonce les « démagogues qui propagent une peur porteuse de rejet ». L'affaire du vote des femmes voilées, à l'été 2007, confinait au délire et à « la peur d'avoir peur d'avoir peur ». Le journaliste rappelle qu'« aucune — aucune — demande n'a été soumise par la communauté musulmane pour demander le vote malgré le voile. La volonté du vivre-ensemble, selon la formule de Georges Leroux, doit nous

mener à développer, non pas une « cohabitation polie », mais un « pluralisme chaleureux », qui passerait par une laïcité acceptant « tous les symboles religieux, à la seule condition qu'aucun ne compromette la sérénité sociale ou ne relève de l'intimidation ».

Le jugement très sévère — trop, à mon avis — que Laplante réserve aux médias, détournés de leur mission par la concentration et le mercantilisme, l'amène à plaider pour un enseignement de la langue de ces derniers afin « d'aider le peuple à se soustraire au conditionnement médiatique ». L'avenir d'une démocratie en santé, finit-il par clamer, ne passe justement pas par une obsession de la santé, mais par l'éducation, qui détermine tout le reste.

Parfois surstylisé et légèrement décousu, cet essai offre néanmoins un solide parcours réflexif sur la plus nécessaire de toutes les utopies.

louisco@sympatico.ca

LA DÉMOCRATIE ENTRE UTOPIE ET SQUATTEURS

Laurent Laplante
Multimondes
Québec, 2008, 136 pages

Essais québécois

L'œuvre au noir de Lawrence Olivier

DALIE GIROUX

Lawrence Olivier est celui que l'on a déjà qualifié, dans les pages du *Devoir*, de philosophe trash. Vraisemblablement, il s'agissait, par cette épithète peu commune pour étiqueter une érotique de la sagesse, même contemporaine, de signaler l'effet de désolation morale que ne manque pas de provoquer le travail intellectuel d'Olivier. Il s'agit bien, depuis *Le Savoir vain* et en passant par *Contre l'espoir*, d'un travail de sape, d'une œuvre au noir, et d'un théâtre de la cruauté mettant en scène les oripeaux pathétiques de la morale collective, baignant dans une atmosphère de putréfaction.



LIBER

Lawrence Olivier, professeur de science politique et penseur sceptique de l'UQAM

Double destruction

La thèse de *Détruire: la logique de l'existence*, le dernier ouvrage de l'icône de la philosophie trash, est double et redoutable. Elle nous dit ceci. Dans l'existence, il y va, fondamentalement, d'une double destruction: l'autodestruction d'une part et l'hétéro-destruction d'autre part. Se détruire soi-même, par les forces annihilantes du doute et de la raison, détruire les autres, pour se survivre à soi-même, en vivant contre les autres.

Le paradigme de la pensée d'Olivier présente ainsi l'individu, à partir d'une approche ondulatoire plutôt qu'atomistique, comme un ensemble d'affects en tension entre l'auto-effondrement (c'est-à-dire la dissolution, l'expérience du néant) et l'exocentrement (c'est-à-dire la fusion, l'expérience de la totalité). La société, les institutions sociales constituent à l'égard de cet ensemble affectif en tension un système de stabilisation. Il s'agit bien, lorsqu'il s'agit du politique, de maintenir l'affectivité dans une certaine organisation tenue pour productive.

Si Olivier est décidément existentialiste, sa définition du politique, lui qui aura dit « il n'y a rien de naturel dans l'existence », est bien foucauldienne. À cet égard, son premier ouvrage, portant sur la pensée de Michel Foucault, constituée peut-être la meilleure introduction à cette pensée de l'espoir et du désespoir, de l'action et de l'inaction, du bien et du mal.

La souffrance comme expérience limite de l'existence

Si on se permet d'interpréter la cosmologie olivienne, on n'y trouve pas tant, au départ, une idée de désordre (cette guerre de tous contre tous qui fonde la mythologie politique occidentale) qu'une image du mouvement perpétuel des désirs en tension vers le néant. Ce mouvement, dans l'action humaine, est organisé, équilibré, stabilisé, par le biais de la

destruction, de la violence, c'est-à-dire de systèmes spontanés ou qualifiés de douleur — et ce, paradoxalement contre la destruction même. « Le dépassement, l'ouverture à l'infini, ce n'est rien d'autre que le constat, mal compris ou simplement détourné, de notre impuissance à maîtriser la puissance du négatif, ce pouvoir qui n'est pas en notre pouvoir. L'action de détruire, de se détruire. »

Retournant les critiques souvent très dures portées à cette pensée désespérante qui ont suggéré qu'il s'agit là d'une pensée pathologique, dépressive, d'un regard cynique sur la vie, Olivier suggère que c'est précisément l'« être faible », celui qui fait au plus intime l'expérience de la souffrance, qui peut embrasser du regard la structure métaphysique de la modernité. Étant « au plus proche de lui-même », l'être qui fait l'expérience de l'« équinanité » de toute chose, suivant le chemin du doute radical, celui qui frissonne dans la lumière crue du néant, se trouve au point limite de l'expérience humaine, qui est l'expérience même de l'existence. Celui qui nie cette souffrance — ce qui sera souvent fait avec une charge d'agressivité étonnante et significative — est, selon Lawrence Olivier, le véritable cynique.

Le penseur sceptique de l'UQAM a d'ailleurs le scandale tranquille. Il témoigne, par une lente entreprise de désertification, démarche têtue et consciencieuse de ses contradictions, de la violence qui irrigue de part en part nos rapports intimes et sociaux. Par cela, il effraie. Mais ne faut-il pas apprendre à nouveau, avec cette pensée, que ce n'est pas parce qu'une chose est douloureuse qu'elle est fautive?

Collaboratrice du Devoir

DÉTRUIRE: LA LOGIQUE DE L'EXISTENCE

Lawrence Olivier
Liber
Montréal, 2008, 120 pages

Littérature québécoise — essais

Copeaux de Gilles Leclerc

Des fragments inédits de l'auteur du *Journal d'un inquisiteur*

CHRISTIAN DESMEULES

Bien installé au milieu d'une théorie d'engagés littéraires québécois, de crieurs publics et d'impatients déboullonneurs de mythes, Gilles Leclerc (1928-1999) occupe une toute petite place dans l'histoire de notre littérature. *Le Journal d'un inquisiteur*, paru pour la première fois aux Éditions de l'Aube en 1960 — à compte d'auteur —, demeure aujourd'hui encore un texte bavoux, péremptoire, exultant, frénétique, défaitiste et tristement visionnaire.

Jean Marcel, qui signait la préface de sa deuxième vie aux Éditions du Jour en 1974, n'hésitait pas à voir dans le *Journal d'un inquisiteur* le « non le plus global qui ait jamais été proféré à la face non seulement du Québec comme pays, mais de ses assises historiques et spirituelles ».

Des années plus tard, toujours peu lu, le *Journal* a été réédité chez Lux en 2002 avec une présentation de Gilles Labelle qui y soulignait, peut-être à tort, les affinités liant Leclerc à Guy Debord et au mouvement situationniste. Un rapprochement que l'auteur de *La Société du spectacle* devait lui-même rejeter dans une lettre d'août 1960 à Patrick Straram, qui venait de faire paraître le premier numéro — et aussi le dernier — de son *Cahier pour un paysage à inventer* auquel Leclerc (en plus de Gaston Miron, Paul-Marie La-

pointe et Gille Hénault) avait collaboré. « Gilles Leclerc, écrit Debord, est dans une confusion qui ne s'ouvre que sur Dieu et son "odeur d'œuf pourri". Son vocabulaire s'en ressent aussi. Les vérités parcelaires qui s'y mêlent en sont altérées. »

Un peu plus loin, Debord sent le besoin d'en rajouter et enjoint à Straram de suggérer à Leclerc de « lire les œuvres philosophiques de la jeunesse de Marx pour apprendre "le respect de l'intelligence", parce qu'il est très mauvais d'en rester à l'âge mental de 14 ans, surtout quand on a eu 14 ans en admirant Carrel, Koestler et Malraux... »

Premier d'une série de trois tomes de pensées, de notes et d'aphorismes tirés des carnets intimes de Leclerc que les Éditions De Courberon souhaitent faire paraître, *Miniatures. Carnets d'un inquisiteur* lève le voile sur les préoccupations morales (surtout), artistiques et intellectuelles de Leclerc au cours de l'année 1956. Si on y fait la connaissance d'un idéaliste exigeant à la recherche d'une illusoire pureté de l'âme — et d'un Dieu certainement aussi incertain —, on s'aperçoit vite que la révolte de Leclerc se colore très tôt d'une part d'amertume et d'un pessimisme radical que ses difficultés à publier, par la suite, viendront sans doute alimenter.

« A force de songer à ce que je ne serai jamais, écrivait-il, je m'empêche de produire. » Plus loin: « Je laisse croître

en moi les tensions intellectuelles et morales qui, elles, me dicteront l'heure de l'accouchement artistique. J'attends l'avènement de mon dieu caché. J'ai confiance: c'est ma Foi, à moi! » Mais à force d'attendre et d'être mal reçu, on faiblit, la flamme vacille.

Beau cas de représentant d'une génération qui s'est heurtée de front aux puissances les plus monolithiques de la société canadienne-française, Leclerc n'avait peut-être pas, quant à lui, les moyens de ses ambitions prométhéennes. Mais sa révolte nourrie d'humanisme déçu saura sans doute toujours trouver un écho. « Un amour en flagrant délit de coma, et une habilité à la haine insomnique, voilà ce qu'on se retrouve dans les mains après avoir fait l'utopie de l'Homme, à toute heure de la vie, en tous points géographiques du globe », écrivait en août 1956, à l'âge de 27 ans, ce parfait contemporain d'Hubert Aquin, qui caressait, de l'autre main, un projet de roman

« bernanosien ».

Triste prophète du déclin de la « civilisation » québécoise, Mozart assasiné de la Révolution tranquille, Gilles Leclerc, qui n'a plus rien publié après 1960 — rien d'inscrit en tout cas —, a poursuivi une longue et fructueuse carrière de terminologue à l'Office québécois de la langue française. Il a semblé-t-il laissé toute une caisse d'inédits et de textes inachevés, dont une intrigante *Mystique de la merde*, des poèmes, des drames, des romans.

Collaborateur du Devoir

MINIATURES. CARNETS D'UN INQUISITEUR, TOME 1

Gilles Leclerc
Préface d'André Major
Éditions De Courberon
Saint-Patrice-de-Beaurivage
(Québec), 2008, 144 pages

entre les lignes

À ne pas manquer dans cette édition :

Un grand dossier sur la traduction

L'auteure Micheline Lachance à l'honneur

En kiosque dès maintenant!

Bulletin d'abonnement

Remplir et retourner à : Les éditions Entre les lignes
2177, rue Masson, bureau 411, Montréal (Québec) H2H 1B1
Téléphone : 514.526.2620
Télécopieur : 514.526.4111

Oui, je m'abonne au magazine *Entre les lignes*.*
 Oui, j'abonne une (ou) de mes ami(e)s au magazine *Entre les lignes*.*

Cadeau de : _____ Tél. : _____

4 numéros / 1 an : 20,00 \$ + tx = 22,57 \$ (institutions : 22,00 \$ + tx = 24,83 \$)
 8 numéros / 2 ans : 35,00 \$ + tx = 39,51 \$ (institutions : 40,00 \$ + tx = 45,15 \$)

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Province : _____ Code postal : _____

Tél. rés. : _____ Tél. bur. : _____

Courriel : _____

Mode de paiement :
 Chèque ou mandat à l'ordre de : Les éditions Entre les lignes Visa MasterCard

N° carte de crédit : _____

Date d'expiration : _____ Date : _____

Signature : _____

* L'ABONNEMENT DÉBUTERA AVEC L'ÉDITION VOL 5 N° 3 - MARS 2009.

Anne-Marie Couturier
fiction historique

L'étonnant destin de René Plourde
Pionnier de la Nouvelle-France

Dans un style alerte et ponctué de tournures anciennes, Anne-Marie Couturier nous fait revivre, entre imaginaire et réalité, les aspirations et le labeur d'un pionnier des rives du Saint-Laurent, le premier d'une lignée toujours vivante.

414 p., — 24,95 \$

www.editionsdavid.com
info@editionsdavid.com (613) 830-3336

Les Éditions David